

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de  
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

**Goudar, Ange**

**A Cologne, 1764**

Lettre LXXXVI. Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9435**

foi-même du chemin qu'on y a fait. On va donc plus loin qu'on ne se l'étoit proposé d'abord.

Je suppose qu'on fit appeler tous les particuliers de ce royaume, qui commencent leur carrière dans le pais escarpé des richesses & qu'on les fixât, après un long travail, à une fortune de cent-mille-écus; j'ose assurer qu'il n'y en auroit aucun qui ne s'en contentât. Il n'y auroit donc pas de tyrannie, à établir un règlement, pour empêcher de passer les bornes que chacun se feroit prescrit lui-même.

## L E T T R E LXXXVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

**L**ES François babillent presque tous les jours, & les Angloises ne parlent presque jamais. Les unes sont des perroquets, & les autres des animaux taciturnes. Je donnerois volontiers la préférence à ces dernières, si elles ne répandoient un ennui mortel sur la vie. A Paris les femmes étourdissent, à Londres elles font bâiller. Je ne suis pas plutôt sorti d'un extrême que je tombe dans un autre.

M. 5

Se



Ce n'est point que j'approuve ces raisonnements éternelles, qui n'arrêtent jamais le tocsin de leur langue : mais je désapprouve cette obstination au silence, qui métamorphose en statues des créatures raisonnables.

Lorsque je me trouve ici dans une maison en compagnie d'Angloises, il me semble que je suis dans un appartement rempli de tableaux qui représentent de belles femmes ; à chacune desquelles le peintre a donné une différente attitude, & auxquelles il ne manque que la parole.

Je dirois volontiers qu'en Europe, la nature n'acheve rien, & qu'elle n'y fait ses ouvrages qu'à moitié. Le climat influe trop, ou n'influe pas assez.

Je crois que, pour qu'une femme se trouvât là dessus dans un juste milieu, il faudroit qu'elle naquît en Angleterre, & qu'elle fût élevée en France. Son tempérament froid corrigerait alors ce qu'il y a de fougueux dans le ciel François ; & l'éducation Française animerait cette vie, qui manque, pour ainsi dire, à son caractère.

Quand on dit que les Angloises parlent peu, on ne veut pas dire par-là que le silence.



lence auquel elles se condamnent, soit un effet de la réflexion ; ce seroit alors une vertu : car elles ne parleroient qu'à propos, & se tairoient toujours là où il ne faudroit rien dire : précepte qui comprend dans le sexe tous les devoirs de la vie civile. Cet effet n'est pas celui d'une si belle cause ; il est plutôt celui d'une timidité naturelle, & souvent d'une impuissance de parler, faute d'avoir rien à dire.

Ne vas pas t'imaginer cependant que les Angloises soient muettes ; elles sont femmes, & à certains égards peut-être plus femmes que les autres. Si elles sont extrêmement taciturnes dans quelques cas, elles sont fort brüantes dans d'autres, & ces derniers cas sont quand il est question de petits riens, de minucies, de modes, &c.

Par exemple, elles sont intarissables sur la parure ; il leur faut des pompons, des colifichets pour les faire parler. L'examen d'un ajustement leur fournit de la matière pour l'entretien de plusieurs jours.

Je me trouvai, ces jours passés, avec six Angloises, qui avoient été la veille à l'opéra, où elles avoient vu deux étrangères habillées à leur manière. Elles ne furent pas plutôt assises qu'elles s'entretin-

M. 6. rent.



rent d'abord de l'ajustement de ces femmes ; elles commencèrent par la coëffure, & descendirent géométriquement jusques aux souliers. Le champ étoit beau & abondant ; aussi les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité incroïable. Je n'ai jamais été si étourdi de ma vie, quoique j'aie fréquenté long-tems les assemblées des Parisiennes.

Les Angloises parlent encore beaucoup, quand il s'agit de rendre suspecte la conduite de quelques femmes ; que de réflexions alors ! que de discours à ce sujet ! Elles sont intarissables.

Mais le grand jour des paroles, est le dimanche au sortir de ce qu'on appelle ici le *Salut*. Il faut que ce *salut* fasse un grand effet sur elles ; car il les change entièrement. En effet à peine en sont-elles forties que de réservées, elles deviennent très fécondes en paroles ; & font un vocabulaire universel sur toutes celles qu'elles y ont vues. Elles passent en revue leur maintien, leur habit, leur ajustement, & n'oublent pas le moindre ruban. Une Angloise, dans ces occasions-là, parle plus que trois-Françoises.

Il y a une sorte de bonzes en France, qu'on appelle Chartreux, qui se dévouent

au



au silence : mais comme leurs supérieurs craignent qu'ils ne deviennent tout-à-fait muets, ils leur permettent une ou deux-fois la semaine de parler dans certains tems, qu'on appelle récréations. Ceux qui ne sont pas Chartreux & qui ont assisté à ces récréations, disent qu'il n'y a point de charivari dans le monde, qui approche du bruit que font alors ces solitaires.

On a beau gêner la nature, il faut toujours qu'elle s'échape par quelque endroit. Les rivières, qui sont retenues par des digues, n'en deviennent que plus impétueuses quand ces digues se rompent.

Lorsque les Angloises, pour m'exprimer ainsi, lachent les écluses des paroles, elles inondent la conversation. Le malheur est que cette inondation ne fait que du bruit. Elle n'arrose point les productions de l'esprit. Ce n'est pas la peine de rompre le silence pour ne rien dire ; & il vaudroit encore mieux continuer la scène muette.

L E T-



## L E T T R E LXXXVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Bath.

**I**L y a deux-saisons dans l'année à Londres, où les gens de qualité deviennent malades; c'est la mode dans ces tems-là, d'être indisposé tout exprès, pour aller prendre des eaux minérales dans une petite ville d'Angleterre, qu'on appelle Bath. Un Lord qui oseroit se bien porter pendant ces deux-saisons, passeroit pour un homme qui ne fait pas les usages du beau monde. On compte quelquefois trois ou quatre-mille de ces malades volontaires.

Lorsqu'on voïage chez une nation, il faut la suivre jusques dans ses infirmeries: comme la saison présente est celle de ne se pas bien porter, je résolus de suivre la foule, & de me rendre à Bath. J'ai entrepris ce voïage d'autant plus volontiers, que mon Baronet m'a offert de m'accompagner.

Les étrangers se rassemblent à Bath, dans une grande salle où ils se trouvent  
ensem-